

INTRODUCTION

FLORE ET FAUNE DES VILLES : RÉALITÉS ET FICTIONS

Nathalie MACHON et Gisèle SÉGINGER

Les travaux de Tournefort au xvii^e siècle, puis de Linné et de Jussieu au siècle suivant ont donné un essor à la botanique dont le goût se répand au sein d'un public cultivé. Cette science et les savoirs qui en dérivent (dans le domaine de l'horticulture et du jardinage) jouent un rôle dans l'évolution des sensibilités et de l'attention portée à la nature. Le Jardin du Roi, futur Jardin des Plantes, qui inspirera tant d'écrivains de Sainte-Beuve à Claude Simon¹, bénéficie de ce mouvement. Au xviii^e siècle, il s'agrandit sous la direction du naturaliste Buffon (entre 1738 et 1788). La littérature relaie l'intérêt naissant pour la botanique et Rousseau fait des émules : les promeneurs solitaires qui herborisent se multiplient. Cette évolution contribue aussi, en milieu urbain, au développement des jardins publics ou privés et à un engouement pour la promenade dans des lieux verdoyants, au cœur des villes. Si elle est d'abord souvent réservée aux élégantes et élégants qui cherchent de nouveaux lieux de sociabilité², la promenade se démocratisera progressivement dès le xviii^e siècle, même s'il faut attendre la Révolution pour que certains jardins soient ouverts au petit peuple³.

Si le jardin privé était d'abord un luxe réservé aux plus riches ou aux congrégations religieuses, il se répand à partir du xviii^e siècle dans des dimensions plus

1. SAINTE-BEUVE, *Volupté*, Paris, Renduel, 1834 ; SIMON Claude, *Le Jardin des Plantes*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1997.
2. Voir MATHIS Charles-François et PÉPY Émilie-Anne, « Des salons de plein air », in ID., *La ville végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, xvii^e-xxi^e siècle)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017, p. 128-133.
3. Voir SYNOWIECKI Jan, « Les hiérarchies sociales à l'épreuve », *Paris en ses jardins. Nature et culture urbaines au xviii^e siècle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2021, p. 370-379.

modestes, comme le long des Champs-Élysées, et au XIX^e siècle dans des quartiers où la pression immobilière n'est pas encore trop forte, par exemple dans les espaces semi-urbains des communes rattachées à Paris en 1860. C'est le cas à Montmartre où l'on peut trouver des jardins modestes, comme on le voit dans le roman de Zola (*Paris*, 1897), ou dans la peinture de Van Gogh, qui a volontiers représenté le « maquis de Montmartre⁴ ». Certains quartiers huppés et touristiques d'aujourd'hui avaient encore, au XIX^e siècle, des espaces accessibles avec maisons et petits jardins. Mais ils évoluèrent très vite : dans *Elle et Lui*, roman qui transpose ses relations avec Musset, George Sand évoque rétrospectivement, en 1859, un quartier de l'actuel Triangle d'or de Paris, tel qu'il était encore dans les années 1830 : « Les Champs-Élysées, moins luxueux et moins habités qu'aujourd'hui, avaient de nouveaux quartiers où se louaient encore à bon marché de petites maisons avec de petits jardins d'un caractère très intime. » L'héroïne y avait une maisonnette au milieu de lilas en fleurs, derrière une haie d'aubépines⁵.

Tantôt motivé par un savoir botanique, toujours apprécié au XIX^e siècle, tantôt lié à des raisons hygiénistes ou simplement au plaisir, le goût des plantes et arbustes cultivés en ville ainsi que l'attrait pour le jardinage lui-même se répandent aussi dans des villes plus petites de province. Dans *Les Misérables*⁶, Hugo évoque de nombreux jardins parisiens, dont le jardin du Luxembourg près duquel il avait lui-même vécu de nombreuses années, et le jardin du couvent du Petit-Picpus où Jean Valjean se cache sous une fausse identité de jardinier ; mais aussi, au début du roman, un petit jardin à Digne, entretenu par Monseigneur Myriel, qui aime tout simplement la beauté des fleurs. D'ailleurs, tandis que Rousseau rêvait dans la campagne, bien des écrivains rêvent désormais dans les jardins des villes. Si les montagnes et les océans attirent toujours, surtout en période romantique, se développe en parallèle chez les sensibilités délicates une attention aux petites choses. Ainsi dans *Oberman* (1804) – mis à l'honneur par les articles de George Sand et Sainte-Beuve dans les années 1830 –, Senancour trouve « des rapports entre l'odeur qu'exhale une plante et les moyens du bonheur du monde⁷ », que tous,

4. Il occupait un espace situé entre les rues Caulaincourt, Girardon et Lepic. On y voyait de petits jardins et des maisons qui n'étaient parfois que des baraques. Les peintres Van Gogh, Steinlen, Modigliani, Van Dongen y ont un temps résidé.

5. SAND George, *Elle et Lui*, Paris, Calmann-Lévy, 1883 (1859), p. 4. Voir VIERNE Simone, « Les jardins de George Sand », in Gérard PEYLET (dir.), *Le romantisme et ses attaches provinciales*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Eidolon » (n° 59), 2001, p. 103-115.

6. DESCHAMPS VIERØ Camille, « Les jardins dans *Les Misérables* de Victor Hugo : lieux de communion entre humains, non-humains et cosmos », *Textes et contextes*, n° 16-1, 2021.

7. PIVERT DE SENANCOUR Étienne, *Oberman*, Paris, Charpentier, 1852 (1804), p. 219.

assurément, ne sont pas capables de sentir. L'harmonie peut alors être à portée de main du citadin.

Depuis plusieurs siècles, on adaptait sous nos climats des espèces méditerranéennes, grâce aux orangeries. Le goût pour ces espèces ne fait que croître jusqu'au XIX^e siècle, où elles sont de plus en plus répandues dans les jardins publics. Les progrès techniques permettent à partir du début du XIX^e siècle la création de serres chaudes toutes vitrées, au Jardin des Plantes (sous l'impulsion de Charles Rohault de Fleury, entre 1833 et 1836)⁸, et en 1847 s'ouvre un jardin d'hiver aux Champs-Élysées, sorte de cathédrale de verre qui fait l'admiration de Victor Hugo. George Sand écrit, elle aussi, dans *Paris-Guide* (1867), son admiration pour la nature exotique des serres parisiennes qui lui semblent sorties d'un « rêve des *Mille et Une Nuits*⁹ ». La nature exotique arrive ainsi en ville dans des lieux tout à la fois de savoir et de sociabilité, qui fascinent les littérateurs, de Balzac aux écrivains fin-de-siècle, tels Huysmans et ses émules qui sont attirés par la nature artificielle¹⁰. Hostile à l'haussmannisation et à sa nature étriquée¹¹, Zola lui-même ne peut se défendre d'un mouvement d'admiration lorsqu'il invente la serre contre-nature de *La Curée* : il mobilise des savoirs botaniques, des notes prises au Jardin des Plantes, pour imaginer une flore exotique érotisée et ostentatoire.

Le développement de la nature urbaine est donc lié à l'évolution culturelle, sociale, aux sensibilités, et la littérature en rend compte, tout en contribuant un peu plus à certaines modes. Mais ce sont aussi des considérations médicales qui influent sur l'urbanisme et qui ont eu des effets positifs sur la santé publique. Du XVIII^e au XIX^e siècle, l'hygiénisme, qui rend responsable des épidémies l'insalubrité des villes¹², impose progressivement l'idée d'un aménagement urbain raisonné, qui accorde une place à la nature, parce qu'elle est indispensable à la qualité de l'air, à condition de lui accorder une juste place. On considère alors parfois que

8. ALLAIN Yves-Marie, *Une histoire des serres. De l'orangerie au palais de cristal*, Versailles, Quæ, 2010.

9. Après un bal donné le 29 janvier 1849 sous la grande verrière des Champs-Élysées, Victor HUGO écrit « Le Jardin d'hiver » (*Choses vues*, 2^e série, février 1849) ; SAND George, « La rêverie à Paris », in *Paris-Guide*, par les principaux artistes et écrivains de la France, préface de Victor Hugo, Paris, Librairie internationale, 1867, II, p. 1199.

10. Voir SÉGINGER Gisèle, « Les serres parisiennes, une révolution sociale et culturelle », in Gisèle SÉGINGER (dir.), *La Nature à Paris au XIX^e siècle. Du réel à l'imaginaire*, Versailles, Quæ, 2023, p. 55-64.

11. Voir SOLDA Pierre, « Émile Zola et l'haussmannisation de Paris », in Peter KUON et Gérard PEYLET (dir.), *Paysages urbains de 1830 à nos jours*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Eidolon » (n° 68), 2004, p. 95-108.

12. Voir BOURDELAIS Patrice (dir.), *Les hygiénistes : enjeux, modèles et pratiques*, Paris, Éditions Belin, 2001.

l'excès d'arbres peut avoir un effet inverse et contribuer à l'étouffement de la ville. Quant à la présence animale, alors importante, liée aux transports et au besoin d'énergie dans certains domaines de l'artisanat, elle commence à être ressentie comme une gêne. Ce courant scientifique, qui prône un assainissement de la ville et une place bien pensée pour la nature, trouve des échos chez les écrivains des Lumières et s'allie parfois à des revendications sociales, dès la fin du XVIII^e siècle, puis chez les penseurs républicains ou les socialistes utopistes du XIX^e siècle. L'idée d'une ville plus propre et plus résiliente grâce à la végétation fera progressivement évoluer l'urbanisme, l'exigence du public et les pratiques collectives, jusqu'à notre époque.

Un savoir de la nature se diffuse dans le public de plus en plus largement à l'époque contemporaine, stimulé parfois par des scientifiques. Ainsi, au début des années 2000, le Muséum national d'histoire naturelle a lancé un vaste programme de science citoyenne, « Vigie-Nature », afin de documenter les modifications de la biodiversité, puis un projet de science participative avec le réseau collaboratif de botanistes Tela Botanica : l'observatoire « Sauvages de ma rue », en 2011, qui documente la flore dans les rues des villes. Ce programme a rapidement connu un grand succès avec plus de 100 000 données enregistrées entre 2011 et 2019. Dans Paris, d'autres programmes recensent avec précision les espèces qui vivent dans les espaces publics parisiens.

Les données ainsi recueillies peuvent être confrontées à des données anciennes, grâce à des sources multiples, dans les ouvrages d'histoire naturelle (Walckenaer, *Faune parisienne. Insectes*, 1802 ; Ernest Cosson et Germain de Saint-Pierre, *Flore des environs de Paris*, 1861 ; Nérée Quépat, *Ornithologie parisienne*, 1874 ; Joseph Vallot, *Essai sur la flore du pavé de Paris*, 1884, etc.) ou bien dans les descriptions littéraires de romans, de poèmes et de nouvelles. En effet, afin de mieux appréhender les phénomènes sur le long terme, il serait intéressant de compléter les données scientifiques par des données littéraires. Les sources peuvent être multiples : les *Mémoires du baron Haussmann* (qui nous renseignent sur la place accordée à la nature dans les grands travaux menés entre 1853 et 1870), *Les Promenades de Paris*, de l'ingénieur Adolphe Alphand (associé aux projets d'Haussmann), *Le Piéton de Paris* de Léon-Paul Fargue (1939), *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Perec (1975), « reportages urbains » de Joseph Kessel ou d'Henri Béraud (*Le Flâneur salarié*, 1927).

L'appauvrissement de la nature urbaine, la disparition d'espèces autrefois présentes en ville deviennent préoccupants. Pourtant, ils sont la conséquence d'un urbanisme du XIX^e siècle qui a voulu assainir la ville, qui avait une prédilection pour la nature propre et bien ordonnée, avec l'idée de maîtriser les nuisances et

d'offrir toujours des vues esthétiques. L'urbanisme haussmannien a fait une place à la nature (arbres le long des avenues, création de nombreux squares et parcs), mais en la domestiquant¹³. À l'imitation de Hyde Park, le bois de Boulogne, aménagé à l'anglaise sous la houlette d'Alphand et de l'horticulteur Barillet-Deschamps, est conçu comme un lieu de promenade, de détente, mais aussi d'acclimatation d'espèces animales avec la création du Jardin d'acclimatation en 1860. Toutefois la volonté de maîtriser la nature, même dans les grands bois parisiens, et de sélectionner les plantes dans les jardins aménagés, de les organiser selon des critères esthétiques, pour offrir une nature transformée, a parfois été critiquée dès le XIX^e siècle : n'est-ce pas une fausse nature, une nature trop esthétique, travaillée pour créer des effets de nature tout à fait artificiels ? On a même pu soupçonner les fondements idéologiques de cette volonté de soumettre la faune et la flore, de tailler les volumes, de délimiter les bandes, d'immobiliser le vivant, d'éradiquer les plantes dites « sauvages » : les squares haussmanniens seraient liés à une conception de l'autorité et de la régulation sociale. La faune n'est pas en reste : domestiquée, elle doit servir autant l'industrie locale que les activités économiques et agricoles. Considérée comme dangereuse, elle est surveillée, pour éviter les épidémies, comme la rage. Les espèces exotiques sont exhibées dans les foires ambulantes ou les parcs zoologiques.

Si l'on réintroduit aujourd'hui certaines espèces animales en ville, d'autres quittent le milieu urbain pour des raisons éthiques. La faune sauvage ne peut désormais plus servir à des fins de spectacle. Les chevaux, dont les nuisances ont souvent été évoquées (risques d'accident, pollution de la voirie, odeurs...), ne sont plus guère présents que dans les défilés. Au début du XX^e siècle, médecins et urbanistes édictent des règles d'hygiène pour s'attaquer à un autre fléau : les insectes et les rats. On assainit les logements et les lieux de vie collectifs. À partir des années 1960-1970, pigeons et étourneaux sont devenus indésirables. Le confort de la vie citadine condamne certaines espèces animales : « Les mouches d'aujourd'hui / ne sont plus les mêmes que les mouches d'autrefois / elles sont moins gaies / plus lourdes, plus majestueuses, plus graves / plus conscientes de leur rareté / elles se savent menacées de génocide [...] », écrit alors Raymond Queneau¹⁴ ! Timidement, les jardins publics disposent dans leurs espaces des ruches à insectes et les écologues s'émeuvent de la diminution du nombre des pollinisateurs.

13. Voir MACHON Nathalie, « La biodiversité dans le Paris d'Haussmann », in Gisèle SÉGINGER (dir.), *La Nature à Paris au XIX^e siècle. Du réel à l'imaginaire*, Versailles, Quæ, 2023, p. 65-74.

14. QUENEAU Raymond, *Battre la campagne*, Paris, Gallimard, 1968.

S'agissant de la flore, certaines tendances des jardins à la française, liés sous l'Ancien Régime à la vie aristocratique et à sa mise en spectacle, ont perduré bien au-delà de la période classique, ressurgissant après la période romantique des jardins à l'anglaise, jusque dans les jardins contemporains. Mais un mouvement de *guerrilla gardening* conteste depuis quelques décennies une manière de jardiner en dénaturant la nature, en éradiquant ce qui échappe à un plan préconçu. Mousses et herbes folles entre les pavés retrouvent alors leur dignité, surtout lorsque les considérations scientifiques sur la biodiversité semblent aller aussi dans le sens d'une préservation de variétés qui se plient moins bien à des critères esthétiques traditionnels, mais qui contribuent sur un autre plan à la richesse du vivant.

Du XIX^e siècle à nos jours, la biodiversité urbaine a subi des sélections en fonction de critères esthétiques, médicaux, utilitaires, mais aussi scientifiques, tout en répondant à des modes, à une demande sociale accrue de nouveaux signes de distinction et de richesse. Si les données scientifiques du XIX^e siècle sont parfois lacunaires sur cette nature réinventée ou sur les vestiges d'une nature sauvage dans Paris, si certaines structures ont pu disparaître (comme le Jardin d'hiver des Champs-Élysées), les informations peuvent être complétées grâce à des sources connexes. Indirectement, la littérature fournit des données supplémentaires par rapport aux premiers inventaires de biodiversité et elle délivre de précieuses informations sur la perception de la nature en ville, sur les pratiques nouvelles, sur les *sociabilités vertes*, sur les rêves de citadins de plus en plus exigeants sur les conditions de vie. L'idée d'un urbanisme résilient, désormais mieux ancrée dans l'esprit des habitants et des pouvoirs publics, est le résultat d'une évolution lente aux facteurs multiples, parmi lesquels les modes, les coutumes sociales et les représentations culturelles véhiculées par la littérature ont une place. Toutefois, alors qu'au XVIII^e siècle, et même un siècle plus tard, subsistaient encore dans Paris des friches ou des jardins maraîchers, l'évolution a conduit vers une maîtrise de plus en plus accentuée de la nature. Louis-Sébastien Mercier critiquait les nuisances apportées par les animaux dans Paris, les gadoues des terrains trop peu aménagés, et l'haussmannisation est allée dans le sens de l'imitation de la campagne à la ville, sans les désagréments champêtres : faux lacs, fausses collines... L'esthétisation de la nature liée à un tel urbanisme ne pouvait qu'aller dans le sens d'une sélection volontaire des espèces, contre laquelle réagissent actuellement les écologues et l'écologie citoyenne des villes.

C'est en s'appuyant à la fois sur des données scientifiques et des textes littéraires que ce volume aborde la présence animale et végétale à Paris, du XVIII^e siècle à l'époque contemporaine, ses représentations, ses perceptions, les conséquences des différents jugements de valeur portés sur cette biodiversité.

Les travaux de littéraires, d'historiens, d'écologues permettent de rendre compte à la fois d'une évolution et de ses représentations dans la littérature. Aussi nous a-t-il semblé important de croiser les travaux des disciplines différentes dans chacune des parties de ce volume, en franchissant les partages traditionnels qui sectorisent la recherche et isolent parfois trop les disciplines.